

La théorie du choc des civilisations ne fonctionne pas

Olivier Roy : « La guerre en Ukraine nous prouve que la théorie du choc des civilisations ne fonctionne pas »,
Marie Lemonnier, *L'obs*, 27 février 2022.

L'Obs : En quoi Poutine est-il « fou », selon votre mot ?

Olivier Roy : Parce que sa brutalité ne laisse d'autre choix que la résistance. Mais aussi et surtout parce qu'il se trompe d'époque et ne le voit pas. Poutine est à la fois un stratège du XIX siècle et un Soviétique, il a une vision territoriale de la puissance et une vision culturaliste de l'empire russe autour de sa composante slave et orthodoxe. Poutine n'a pas compris que le patriotisme ukrainien existe et que le système soviétique fondé sur une fédération de républiques socialistes a paradoxalement renforcé, pour l'Ukraine, la Géorgie et l'Arménie, voire créé, pour l'Asie centrale, les nationalismes « républicains ». [...] A mon avis, il s'est tiré une balle dans le pied.

L'Obs : Cette intervention pourrait-elle être une erreur stratégique du même ordre que celle qu'avait faite la Russie en envahissant l'Afghanistan en 1979 ?

O. R. : Certainement, mais pas pour les raisons que l'on donne habituellement : le risque d'enlèvement et d'isolement ou le poids des sanctions et le coût économique de l'occupation. Ce que l'invasion remet en cause, c'est une nouvelle configuration géostratégique qui se mettait lentement en place en faveur de la Russie depuis l'avènement de Poutine en 2000, et qui était fondée sur une vision binaire du « Choc des civilisations » de Huntington. En effet, nous avons assisté à un glissement favorable à la Russie de Poutine dans des segments conséquents de l'opinion publique occidentale : une certaine droite chrétienne, la majorité des populistes et des milieux conservateurs de tout poil. Cela a commencé avec les conflits de Serbie et du Kosovo, où l'on a vu des officiers supérieurs et des intellectuels se demander si l'on ne se trompait pas d'ennemi, s'il n'aurait pas été plus logique pour les Occidentaux de soutenir la Serbie et non les Bosniaques et les Kosovars.

Ce glissement a bien sûr à un nom : la « menace islamique ». Le 11-Septembre a évidemment exacerbé cette vision, d'autant que les mouvements populistes se sont développés sur le rejet de l'islam. Les conflits locaux ont été interprétés en termes de lutte entre l'Occident chrétien et l'islam, du Soudan à la Syrie, en passant par les Balkans, le Caucase. En Syrie, Bachar el-Assad est soutenu autant par les Russes que par ceux qui se présentent comme protecteurs des chrétiens d'Orient. Les émeutes des banlieues françaises en 2005 ont également été décrites par des analystes et des romanciers (Houellebecq) comme le début d'une guerre civile qui opposerait « Européens » et « musulmans » et qui serait un volet du djihad mondial. Dans ce jeu-là, la Russie apparaissait, pour toute cette frange « réactionnaire », comme une alliée voire le rempart de l'Occident. [...]

L'Obs : En 2019, vous avez d'ailleurs consacré un essai, « L'Europe est-elle chrétienne ? », à ses rapprochements...

O. R. : En effet, parce qu'à cette vision stratégique s'en ajoutait une autre : la guerre des valeurs en Occident. La Russie de Poutine a été perçue par beaucoup de chrétiens conservateurs (voir le site Salon Beige pour les catholiques français) comme un pôle de défense des valeurs traditionnelles, anti LGBT, anti avortement, où l'Eglise orthodoxe apparaissait comme championne de la reconquête des âmes, en liaison avec le pouvoir politique. Cela explique la complaisance de bien des évangéliques américains et de catholiques conservateurs envers Poutine. Les dirigeants polonais et hongrois, pourtant méfiants par rapport à la Russie éternelle, se retrouvaient dans ce front, côtoyés aussi par les conseillers de Donald Trump (Steve Bannon). Pour la France, il faut se souvenir du voyage de Marine Le Pen en Russie en 2015, qui a été un véritable marqueur. [...]

L'Obs : Cette guerre vous semble-t-elle donc davantage à penser en termes de perte pour Poutine qu'en termes de victoire ?

O. R. : Oui. Poutine a sacrifié un soft power, qu'il avait acquis ces vingt dernières années et qui lui permettait d'être un acteur global, pour une vision purement territoriale de la puissance russe. Toute cette géostratégie d'alliance avec la droite populiste et les conservateurs religieux occidentaux, qui rendait difficile toute pression et sanction contre Moscou, explose en plein vol. On voit bien, à cet égard, comment ses admirateurs rétropédalent, y compris Zemmour, qui pourtant n'hésite pas à camper sur des positions radicales et se vante habituellement de les « assumer ». Aujourd'hui, Poutine est devenu indéfendable, parce qu'il fait peur. Maintenant tous les Européens vont avoir un réflexe de méfiance. Tous les pro Poutine ou ceux qui étaient pour s'entendre avec les Russes, les Berlusconi, Marine Le Pen, Schröder [...], Fillon etc., sont dévalués. Leur réaction est éloquente, ils sont sidérés et ils n'arrivent même pas à trouver un semblant de justification.